

MAMAN VA AU MARCHÉ, PAPA LIT SON JOURNAL
Des stéréotypes sexuels dans le matériel pédagogique et culturel.

Roselyne TISET
Lycée Pasteur, Lille.

“ *Le masculin l'emporte sur le féminin...* ”

“ *Avec la grâce qui sied à son sexe...* ”

“ *Moi Tarzan, toi Jane...* ”

“ *La rime féminine se caractérise par la syllabe muette...* ”

“ *En voyant tomber une pomme une femme n'aurait pas d'autre idée que de la manger* ” (Jules Verne).

“ *La femme a plus d'esprit et l'homme plus de génie ; la femme observe et l'homme raisonne* ” (Jean-Jacques Rousseau, L'Emile).

“ *Je ne savais pas qu'il y avait des mathématiciennes sexy* ” (1).

J'en passe et des meilleures, je n'ai pas sélectionné des citations “ excessives ” ; elles sont même anodines, on peut trouver beaucoup mieux dans le livre de Nicole Bédrine, Régine Lilensten et C. Rose Touati : *Idées reçues sur les femmes*, éditions Hier et Demain, paru en 1978, et sous la plume (rapportée) de nos “ plus grands ” auteurs, s'entend ; on pourra se satisfaire aussi des citations du Petit Robert au mot “ femme ”.

De la littérature à l'arithmétique, en passant par la grammaire, la représentation des rôles masculin et féminin, sans cesse reproduite, aliment inépuisable de l'inspiration culturelle universelle, “ *Depuis la nuit des temps jusqu'à nos jours* ” (nos élèves auraient enfin raison de l'écrire !), lieu du repère, de l'identification socio-psycho... est bien le stéréotype le plus ancien, le plus permanent et le plus actuel de tous, tellement ancré dans le “ culturel ”, puisqu'il est si “ naturel ”. Partout, dans les images, dans les livres, dans les mots, les symboles scientifiques même, le stéréotype est inscrit, fixant et figeant la plus vieille partition du monde, délimitant les territoires socio-culturels les moins mouvants, les frontières de l'ordre le plus immuable et plus précieux à la préservation des fonctions, des discours, des fonctions par les discours, des discours pour les fonctions, des fonctions privées de discours... (ça touche à l'histoire de l'oeuf et de la poule).

Certes, le corps est sexué, l'expérience est sexuée donc les représentations sont sexuées, la parole est sexuée, la culture est sexuée. La culture... par ailleurs si zélée et efficace à dépasser les limites de la nature, s'est appliquée à réduire ou à contenir les dites limites “ naturelles ”.

Il n'est bien sûr pas question de nier ou de déplorer la différence sexuelle, mais d'examiner, en quelques regards portés ici et là, le statut de la différence sexuelle dans la culture et le langage (à l'école) ; de visiter l'échantillonnage des formes stéréotypiques repérées où la partition sexuelle se trouve tantôt marquée à l'encre indélébile ou occultée. Enfin d'envisager l'intérêt pédagogique et culturel que la découverte et connaissance raisonnées des dits stéréotypes peut offrir à des enseignants. J'utilise le vocable "sexuel" plutôt que "sexiste", l'un recouvre souvent l'autre mais pas toujours ; le but ici étant de **désigner**, de **décrire**, l'expression stéréotypique de la partition sexuelle plutôt que de dénoncer ses avatars discriminatoires ⁽²⁾.

L'enjeu "strictement" pédagogique constituera en soi, je l'espère, une limite à la tentation possible, compte tenu du sujet, de m'égarer dans la philosophie, l'idéologie (féministe), la sociologie, voire la psychanalyse, donc de nager en eaux aussi troubles, faute de compétence en ces matières, que celles où flottent les stéréotypes mal identifiés. Cependant, il me semble que tous ces champs, et d'autres peut-être, interfèrent dans la production des stéréotypes sexuels et dans les procédures de leur dénonciation (largement en chantier dans la recherche féministe, tant linguistique, sociologique que psychanalytique...). La bibliographie indiquée ci-dessous donnera quelques références utiles à plus ample investigation (ou débordement) du sujet, références que je n'ai pas pu chasser de mon esprit mais impossibles à "gérer", (comme on dit) dans les limites nécessairement modestes de la réflexion qui suit ⁽³⁾.

I – Quel stéréotype, quel cliché ?

Je ne reviendrai pas sur toutes les définitions que le groupe de *Recherches* a trouvées ou essayées lors de la préparation de ce numéro, je rappellerai le sens original "d'images reproduites", en termes d'imprimerie : "caractères **non mobiles**, **gardés pour nombreux tirages**". Je rappellerai aussi la double dimension diachronique ou synchronique (cf article de F. Darras, "Le stéréotype n'existe que dans l'Histoire"). Le stéréotype, forme de pensée ou forme d'expression naît quand la représentation du réel qu'il propose, perdure en dépit de toute dynamique, dans le culturel ; ou dans une perspective synchronique, quand cette représentation occulte ou réduit le réel dans une vision subjective qui trouve intérêt à figer un schéma, souvent préconçu. C'est le point de vue d'une classe sur l'autre, d'un sexe sur l'autre, c'est ce qui fait dire : "*le noir*" "*le juif*", "*la femme*"...

Les deux dimensions se rejoignent souvent et le stéréotype naît dans un consensus diachronique et synchronique.

Où est donc le stéréotype ?

“ *Les femmes arrêtent tout progrès* ” Flora Tristan.

“ *Dans le monde où le succès et le renom d’une femme dépendent moins de sa beauté que de son élégance, Mme De ... donnait le ton à toute une société. Mme De ... avait une belle fortune, il était fier de sa femme, il ne lui refusait rien* ”. Louise de Vilmorin “ *Madame De* ” 1951.

Stéréotypée l’évocation de ce milieu fin XIXème - un ordre fixé, “ *un monde* ” microcosme ou univers ? L’ambiguïté peut en dire long sur l’intention de modéliser le schéma, partition des rôles dans le “ *paraître* ”, “ *l’avoir* ” et le “ *pouvoir* ” (“ *élégance* ” “ *fortune* ” “ *il ne lui refusait rien* ”).

L’écriture classique aussi codée, dans la sobriété de l’énoncé et la régularité du rythme syntaxique(etc), assure à ces lignes la fidélité à un modèle, la permanence d’un style allant de Madame De La Fayette aux derniers salons parisiens aristocratiques.

L’Histoire change les êtres et les paysages, le stéréotype sauvegarde, contre le mouvement, les “ *valeurs éternelles* ”.

Le présent de “ *vérité générale* ” renchérit mais “ *un monde*, “ *une société* ” dénonce le point de vue d’un groupe et le stéréotype social pourrait être heureusement relativisé ou relayé par d’autres, à travers l’étude d’un texte quasi-contemporain, comme “ *Les petits enfants du siècle* ” de Christiane Rochefort. L’étude rapprochée des deux textes, saugrenue au premier abord pourrait s’organiser autour du dépistage des stéréotypes dans la double dimension, autour d’une réflexion sur les démarches iconoclastes peut-être génératrices elles-mêmes d’autres stéréotypes. C. Rochefort, Louise De Vilmorin, deux sphères sociales opposées, à chacune ses stéréotypes sexuels, là protégés, ici dénoncés, différents dans leur expression, se rejoignant dans leur fondement séparatiste quant aux catégories sexuelles. On découvrirait peut-être comment opère la dialectique culturelle ; de stéréotypes “ *brûlés* ” en “ *idées neuves* ”, très vite stéréotypées. La culture ne serait alors qu’enchaînement de stéréotypes ?

Quand Flora Tristan écrit (au présent) “ *Les femmes arrêtent tout progrès* ” elle fait surgir avec cet énoncé une cohorte de redondances complices (si les femmes avaient gardé la maîtrise de l’agriculture, on en serait encore à la houe...). Elle n’énonce pourtant pas un préjugé consensuel mais un constat ponctuel dans une contingence historique donnée : lors des luttes ouvrières, les femmes se montraient hostiles à la grève au nom du pain. Ici, les dimensions synchronique et diachronique annulent le stéréotype, l’énoncé ne participe pas d’un procès de fixation de l’histoire, mais d’un relevé lucide d’une réalité en vue de procéder à une mutation sociale : l’instruction des femmes prolétaires.

Selon que le texte sert l'expression de réalité ou qu'il les fige au-delà de leur contexte, il assume la représentation d'une époque dans sa validité temporelle et subjective, relative, ou il produit le stéréotype.

Tout énoncé écrit ou parlé a soit valeur " documentaire ", consignation des faits, des pensées d'un temps ou d'un sujet, donnée comme telle, soit valeur absolue de référence éternelle. Les textes sont produits d'une époque, de ses codes, ou vecteurs de normes universelles, selon comme on les lit, et cette lecture, optionnelle, influe sur la connaissance du monde. En ce qui concerne la représentation des figures sexuées, sexuelles, exceptionnellement circonscrites dans une époque, tout (ou presque) est vu par la moitié masculine de l'humanité, pensante sinon agissante.

Pour une Louise De Vilmorin ou une Madame de la Fayette, figeant les codes des stéréotypes sexuels de leur temps ou de leur " monde ", combien de voix d'écrivains ou de biographes masculins énonçant de siècle en siècle les facettes de l'éternel féminin ? Combien de poètes dramatiques, lyriques ou épiques chantent " l'amère beauté " de la " femme et sa légendaire maléficiance " ? littérature, palimpseste biblique.

Des récits mythologiques antiques au roman réaliste en passant par les contes de Perrault, autant de canevas qui reproduisent les mêmes images comme autant de modèles et anti-modèles où s'impriment les valeurs à perpétuer. Le répertoire des stéréotypes féminins est limité : vierge, nonne ou vestale - mère (asexuée) ou marâtre - pécheresse tentatrice - corps idole idolâtré (en morceaux : un blason qu'ils disent) sans entrailles et sans cerveau, enveloppe charnelle " lisse " et " blanche ", de nacre ou de porcelaine... *Tota mulier in corpore...*

Hors de là point de salut ou plutôt point de reconnaissance, de place dans la culture. Les travaux modernes de sociologie et d'Histoire (surtout impulsés par le néo-féminisme 1970-1989) font apparaître aux esprits soucieux de ne pas amputer de moitié leur connaissance du monde, qu'au Moyen-Age, des femmes avaient navigué (ou erré, les pauvres) hors de ces images, sur les eaux masculines de l'aventure, du travail, de l'écriture, plus rarement de la guerre et de la conquête. Oubliées celles-là de la littérature " officielle " muselées par l'édition, occultées au panthéon des académies.

Louise Labé, Marie De Gournay, reconnues et honorées comme écrivaines en leur temps - c'est consigné - sont passées sous silence par la postérité des XVII, XVIII, XIXèmes siècles, exhumées seulement au XXème, mais punies par bon nombre d'exégètes ou biographes d'avoir transgressé les valeurs universelles ; et d'épingler comme suit ces dissidentes de l'éternel féminin. Et vivent " les contre-stéréotypes "

qui remettent les pendules à l'heure : lisons le commentaire de M. Larnac, auteur d'une " Histoire de la Littérature Féminine en France " cité par E. Derzon Jones dans *Les écritures féminines* (3) (on pourrait traquer les mêmes marques dans maintes notices biographiques, lieu de prédilection du stéréotype comme le montre l'article La notice biographique (dans ce numéro) : " *Ces oeuvres sont étrangères aux chefs d'oeuvre du génie masculin* " Fidèle écho de Joseph Maistre écrivant un siècle plus tôt : " *elles n'ont fait ni l'Iliade ni l'Enéide, ni Phèdre, ni Tartuffe* ". Mais Larnac grand admirateur de Louise Labé " se rattrape " : " *La classer serait peine perdue... (La sauvage !) C'est qu'elle écrivait selon son coeur, sa chair, ses sens, ses nerfs* ". (Tota mulier in utero...) Les femmes n'écrivent ni avec la plume ni avec la tête mais avec le ventre... Des hystériques ! Et Larnac de poursuivre cependant : " *Ses vers semblent le fruit spontané du génie* ". Louise Labé admise au génie, fût-il " *fruit de ses entrailles* " - soit, poursuivons : une distinction éclairante entre Louise Labé et Marie De Gournay, décriée celle-là ! : " *vieille fille laide qui ne prétendait être qu'un cerveau* " (c'est sans doute, ce qui lui a valu l'attention de Montaigne si indifférent ou méprisant envers les femmes sexuées). Alors que Louise Labé était " *parée de toutes les grâces de la femme...* " On comprend mieux ! Les images sont sauvées, les modèles restent opératoires, les rôles assurés. Femmes écrivez, mais... vos émotions plutôt que votre appréciation sur le monde et surtout restez... mariables et mariées. Louise Labé n'est-elle pas dite " *la belle cordière* ", du nom de la profession de son mari ? M. Larnac récidive avec deux autres : Mesdames de la Fayette et de Sévigné. L'une : " *était-elle donc si laide ?* " *Dépitée, elle délaissa la coquetterie et tenta de conquérir la renommée, par un autre moyen que la beauté : le talent !* " Aux uns le génie, aux autres l'exutoire. L'autre dame fut délaissée par son mari volage : " *chez elle, l'amour de la gloire se substitua à l'amour tout court* ". Têtu, M. Larnac avec son modèle : femme-corps, femme sans tête. Delphine Gay l'embarrasse un peu, elle a tout : belle, intelligente, dramaturge, romancière, journaliste (elle écrivait les articles que signait son mari E. De Girardin) : " *Sa beauté fit illusion. Trente ans durant, D. Gay fit de ses lecteurs, de ses auditeurs, des amoureux. Sitôt qu'elle eut disparu, l'enthousiasme tomba* ". O combien d'auteurs mâles encensés en leur temps succombèrent à la postérité ? Enfin ! Larnac, c'était en 1929 !!

Voyons un manuel Hachette MA-XVIe 1987 collection *Perspectives et confrontations* - Marguerite de Navarre. " *L'attachement étroit et passionné pour son frère explique le rôle qu'elle a pu jouer auprès du roi (- le dit frère !) comme protectrice des poètes, des humanistes et des novateurs* ". Toujours l'affect ou la pulsion, seul moteur de l'initiative des femmes. A Christine de Pisan, il est implicitement reproché, à la fois une poésie de commande qui fausse le lyrisme personnel et en même temps l'expression incoercible de l'émotion (quand on veut noyer son chien...). Quant à Marie De Gournay, ce manuel ne la cite que dans un tableau de la biographie de



A.D.

*affaiblie du combat, éperdue,
languissante, il fallut se rendre.*

l'Ingénu. Ch. XVII.

Montaigne, mentionnant sa rencontre avec l' " auteur " et lui imputant l'édition posthume des Essais. Magnard, en revanche, lui restitue ce qui lui est dû : son admiration pour Montaigne, l'estime longuement explicitée de celui ci et les deux traits féministes d'avant-garde qu'elle écrivit.

On comprend celles qui ont signé sous un pseudonyme masculin. Les soeurs Brontë, par exemple.

Tel est bien reconnu le premier stéréotype générateur d'images et surtout de pensée (congélateur de pensée). Toute l'histoire du monde eût été autre, ou sera autre (jusqu'au vertige, je vous dis) quand le stéréotype sexuel cessera de bloquer l'aventure humaine, pensée et vécue.

" Je hais le mouvement qui déplace les lignes " Baudelaire.

Chacun à sa place et les poules seront bien gardées et le monde inchangé ainsi que sa lecture tant la référence tue le devenir.

On peut aussi taire toute référence : dans l'Homme est sous-entendu le féminin. Point n'est besoin de le faire apparaître : l'absence comme autre caractère stéréotypé de la partition sociale : absence de la culture, renvoi dans l'anonymat du quotidien. Ou encore sans mention dans la religion par exemple : il y eut pourtant des moniales et des théologiennes. Certaines sont désignées comme *" fille de... épouse de ... soeur de ... "* Ainsi Catherine de Médicis mentionnée dans un manuel comme *La veuve d'Henri II*, à moins qu'on évoquât *le courage viril d'Isabelle de Castille.*

Un coin du voile levé dans la discipline littéraire a permis de voir la fonction, la place, l'effet du stéréotype originel retrouvé dans d'autres divisions : corps/esprit, procréation/création ; sentiment/raison. Examinons maintenant, de plus près, les formes, les lieux divers où s'illustre cette partition sexuelle.

II – De la littérature aux sciences en passant par l'Histoire.

A) L'écrit littéraire, lieu du cliché, du thème éternel, des valeurs...

Théâtre et roman : un jeu de masque ou la récurrence des mythes...

Que de figures masquées par les stéréotypes : les héroïnes surtout. Quelle complexité, quelle autonomie sous le trait figé ? Laissons de côté la schématisation volontaire, didactique des contes merveilleux où cependant les fonctions des actants féminins épousent si bien les rôles consentis dans le champ social. Beauté, grâce attendue,

patience, humilité sont récompensées. Parfois un peu de désir et d'initiative. Les héros sont valeureux, ingénieux, curieux... Les fées transparentes sont sans chair, les sorcières, intelligentes, ont perdu leur beauté : il faut choisir... Les bonnes mères sont rares : mal-aimantes ou trop aimantes (déjà bien avant Freud). Les pères sont souvent parfaits, mais ils meurent...

Les figures épiques sont de pâles silhouettes, enjeu des combats dans les gestes ; fétiche beauté maléfique dans l'Iliade, sous les traits d'Hélène, mère héroïque avec Andromaque, mégères déesses tracées à grands traits comme leurs homologues masculins. Le roman courtois ne donne pas plus d'originalité à Yseult qui passe successivement par toutes les faces du statut féminin : objet d'amour, victime du philtre, infidèle, jalouse, éprise à mort.

Coupables d'amour interdit, elles sont enfin soumises fût-ce par la mort : Phèdre. Madame de Clèves semble moins fidèle à ces modèles : loyale, volontaire, lucide, non débordée par sa passion, pourvue d'une maîtrise de soi héroïque, autant de mâles qualités qui font d'elle une héroïne de l'énergie et de la liberté.

On peut imaginer combien d'anti-stéréotypes fussent incarnées dans les victimes du génocide des sorcières si les écrits littéraires les avaient représentées, même schématiquement. Figures hors normes, réfractaires à l'image autorisée dans lesquelles nombre d'autres dissidentes se plairont à se reconnaître dans les années bruyantes du néo-féminisme (contribuant à faire naître de nouveaux clichés, encore vivants aujourd'hui !).

Quelles figures exactes reconnaître derrière les caricatures de Molière, précieuses ou pédantes, dont le grand homme, dissident lui-même à plus d'un titre, n'ose ou ne réussit pas à comprendre l'audace nouvelle ? Impossible de retrouver vraiment derrière le refus aigre, refoulé, du mariage par Armande, le téméraire célibat de Mademoiselle Scudéry, à quoi elle doit peut-être son obscurité littéraire. Il est des libertés qu'on paie de mort, littéraire, ou de mort tout court (Olympe de Gouges eut droit aux deux).

La littérature, lieu d'expression du mythe, de l'idéalisation à l'exécration.

Et Madame Bovary ? Intéressante énigme, ouvrage gigogne où s'emboîte le stéréotype intégré par l'héroïne, auquel elle tente de conformer sa vie, dans une quête éperdue des valeurs féminines d'un temps et d'un milieu : élégance, luxe, art, goût, amour, prêt à porter. Tous les patrons y sont donnés comme tels : la mise à distance par l'objectivation maximale, l'étude scientifique du cas, l'effacement relatif de Flaubert du moins quant au consensus idéologique... On ne s'y trompa point : derrière

les bandeaux noirs, la pose et la rêverie nonchalante, la Bovary regimbe contre l'entourage médiocre, les nouvelles valeurs bourgeoises, la maternité, l'amour conjugal, la petitesse des hommes. Elle choisit de mourir pour 800 livres, non de tuberculose mais d'arsenic, quel prosaïsme ! Flaubert dénonce les mécanismes, démystifie, dénature ou " déculture " les images... évitant, entre autres, l'écriture métaphorique, restituant aux stéréotypes énoncés leur genèse.

On peut en revanche à toutes les pages relever une tonne de stéréotypes chez Balzac, non dans la bouche des personnages, ce qui les désignerait comme tels, donc les désarmerait, mais dans le commentaire du narrateur/auteur, si peu effacé.

" Elle était poussé par un sentiment puissant, si naturel... Elle allait satisfaire cette curiosité qui la poignait d'étudier le charme que possédaient ces sortes de femmes pour extraire tout l'or des gisements avarés du sol parisien "

" En se voyant encore imposante comme une reine, toujours reine, même quand elle est détruite, elle pensa que la noblesse du malheur valait la noblesse du talent "

" Célestine appartenait à ce genre de femmes qui, lorsqu'on leur a donné des raisons assez fortes pour convaincre des paysans bretons, recommencent pour la centième fois leur raisonnement primitif "

" ... Tout indiquait en elle, la femme raisonnable, sans charme, mais aussi sans faiblesse "... " Dévorée par le chagrin... elle offrait la suave majesté des ruines ! " Ainsi écrit le " secrétaire de la société française ", " l'historien des mœurs ". L'exercice sur les points de vue, sur les voix narratives multiples dans le roman s'impose pour désigner les partis-pris idéologiques de l'auteur.

On dira qu'on peut retrouver l'équivalent au masculin : oui et non, d'Achille à Napoléon les mâles caractères reviennent autour de valeurs bien récurrentes, c'est vrai : courage aux armes, force, autorité, intelligence, grandeur... S'il est frêle, le héros est une figure à la mode, une victime du temps romantique, dandy, par exemple, complexe - l'ambiguïté sexuelle d'un Lorenzaccio ne fit pas boudier la pièce, mais que ne dit-on pas au XIXème siècle de George Sand !

On pourrait faire un détour du côté de la peinture et relever les images stéréotypées, aux sources des plus grands inspirés : Manet, Renoir, Lautrec, Degas avec les Danseuses ou les Repasseuses; quant aux surréalistes champions de l'avant-garde, grands pourfendeurs de normes et de tabous-sexuels entre autres- ils ont eu bien peu de regard neuf sur les femmes : si la ménagère, l'épouse sont reléguées par ces bohèmes tenants de l'union libre, leurs muses perdurent, inchangées : corps, ange ou putain... Toujours la même imagerie, en gros.

Je ne ferai qu'une brève incursion du côté de la littérature de jeunesse, certaines collections sont une mine de stéréotypes (je citerai E. Blyton : *Le club des cinq* et la collection *Martine*, Casterman) ; mais sous la pression d'une certaine révolution culturelle et de certains groupes actifs, des collections ont eu à coeur de sortir des sentiers rebattus avec un grand scrupule ou un parti-pris inverse, parfois à la limite d'un didactisme peut-être regrettable pour des lectures de loisir. Je pense à certains albums des Editions de femmes ; même si dans l'ensemble le contenu des histoires écrites par Adéla Turin illustre réellement des valeurs et des modèles alternatifs, à mes yeux intéressants, propres à déranger "sainement" les petits lecteurs, hors des schémas auxquels ils s'abreuvent par la force des productions dominantes. Je ne résisterai pas à la tentation de recommander *La veste rapiécée*, conte de fées pour petits d'A. Turin chez Hatier. Plus subtils, moins didactiques, peut-être plus subversifs au total, les albums Sourire qui mord (distribués par Gallimard) ex : " Qui pleure ? " " Julie qui avait une ombre de garçon ".

Si la télévision pouvait suivre en ce sens, ce ne serait pas dommage : de ce côté, les intentions correctives sont très rares. Consensus oblige, via l'audimat ?

B) De la complicité du langage : le lexique.

Le terme générique " Hommes " relayé par " paysans ", " ouvriers ", inclut en principe les femmes qui sont " sous " - entendues. C'est ainsi qu'au Moyen-Age, les artisanes, nombreuses, disparaissaient dans ces vocables et aussi la réalité de l'indépendance économique des femmes. Et la déclaration des Droits de l'Homme ? Bicentenaire oblige. Là : pas de sous-entendus, pas de droits égaux pour les femmes. Les jeunes élèves qui étudient l'Histoire sont-ils capables de retrouver cette vérité ? La question de la lettre, du mot n'est pas si anodine puisqu'ainsi disparaît un pan de la réalité humaine, sous couvert de l'idée - stéréotypée ? - que ce sont les Hommes qui font l'Histoire du monde.

Au Moyen-Age, des registres mentionnent des " maçonnes ", des " tuilières ", des " plâtrières ", des " barbières ", des " mirettes ". C'était ... avant l'exclusion des femmes du travail, avant les Pères de l'Eglise, avant l'Académie Française... La soi-disant neutralité du mot " Homme ", humaniste, intellectualiste se trouve nuancée dans certaines tables thématiques des manuels par la présence d'une enclave " la femme " qui souligne son rejet dans l'ailleurs " humain " du monde, dans le hors social...

Le dictionnaire n'est pas innocent non plus : A titre d'exemple, le Petit Robert, aux définitions respectives des termes " masculin " et " féminin " énonce, sans les dénoncer comme tels une jolie kyrielle de stéréotypes.

“ féminin ” : “ *qui est propre à la femme - sexe, organisme féminin (soit) Charme féminin, Grâce féminine. Intelligence féminine. Il a un beau visage, des traits un peu féminins (vivent les canons de la beauté grecque !).* ”

“ *Cette femme peu féminine redevient femme comme on les aime* ” (Henriot).

“ masculin ” : “ *qui est propre à l’homme* ” d’accord.

“ *courage masculin, voix masculine. Elle est assez belle mais trop masculine* ” Les hommes sont-ils tous moches ?).

On doit à Beaumarchais : “ *Ce fier, ce terrible et pourtant un peu nigaud de sexe masculin* ”. Un stéréotype un peu déplacé, corrigé par un autre, véhiculé par exemple par le Vaudeville qui ne bouge pas du tout les catégories mais distribue plus “ équitablement ” les tares et les “ mauvais rôles ”. Je ne citerai pas Sacha Guitry.

Pour clore la rubrique Petit Robert, on peut remarquer les listes, inversement proportionnelles d’exemples d’emplois et de synonymes pour chacun des deux termes :

* amante, amie, épouse, maîtresse
bonne femme
femme fatale
femme de chambre
femme de ménage
femme entretenue
femme de mauvaise vie
fille de joie

— nana, poule, demoiselle, dame,
minette, vamp, beauté, créature,
vénus, pin-up, rombière, coureuse,
garce, prostituée, gourgandine,
trainée, fille.

* Individu, personne, humanité, âme,
esprit, race, créature mortelle, garçon
homme fort homme de loi
honnête homme homme d’Eglise
grand homme homme de Science
 homme de guerre
 homme de mer
 homme de la rue
 homme d’équipe
 homme d’Etat

— dandy, minet, play-boy, mec,
soldat, ouvrier, camarade,
citoyen, Don Juan, séducteur
type, gars.

C’était le dictionnaire de l’usage, on ne peut rien lui reprocher...

C) La langue dite “ maternelle ” :

Langue de la mère patrie ?
Langue de la mère apprise ?
Langue dans laquelle on écrit ?

Barthes “ *L'écrivain joue avec le corps de la mère* ” - Ah ! Et les écrivaines avec quoi jouent-elles ?

“ *Si l'écrivain s'efforce de transformer sa mère en langue, l'écrivaine s'efforce peut-être de transformer sa langue en mère* ”. écrit Nancy Huston ⁽³⁾.

De même dit Marguerite Duras à sa mère : “ *Mais comment est-ce possible ? Tu étais morte. “ Je te l'ai fait croire pour te permettre d'écrire tout ça ”*. Cahiers du Cinéma n° 312-313, cités par Nancy Huston ⁽³⁾.

L'histoire littéraire pourrait donc aussi s'intéresser comme elle le fait pour les auteurs aux sources des démarches d'écriture des femmes. On sait par coeur la responsabilité de la mère Rimb' (parmi tant d'autres) dans le génie rimbaldien (si douloureux). On sait “ les motivations ” de l'aventure doublée de l'écriture pour un Pierre Loti et d'autres...

Et Isabelle Eberhardt ? Poussée par quoi à l'aventure et à l'écriture ? ⁽⁷⁾

“ Pas assez belle ” pour une carrière féminine ? Elle s'habille en homme, court le désert et écrit (tout de même elle épouse un spahi) cf. Nancy Huston ⁽³⁾.

“ *Proust et Alice James écrivant au lit faisaient-ils la même chose ? Pour “ s'en prendre à la lettre ” (Cahiers du Grif ⁽³⁾)*, avec Nancy Huston toujours, on pourrait ouvrir le chapitre des signes et de leur “ arbitraire ”. Restons autour du “ maternel ” *Ma-ternel-ma-man-ma-nger-ma-melle-ma-trice...* Autant de jeux gratuits peut-être... Que fait-on d'autre avec la poésie ? Ce ne serait peut-être pas plus “ gratuit ” que de faire apprendre que “ *le masculin doit l'emporter sur le féminin* ” dans les règles d'accord, que “ *la rime féminine se caractérise par la syllabe muette* ”... La bergère ne peut-elle répondre au berger ?

Par ailleurs, si on peut répugner avec certaines et certains à supposer une spécificité sexuelle en matière d'écriture, parce que ce parti-pris (au demeurant digne de réflexion) peut renvoyer à l'éternel déterminisme naturel, en revanche on peut questionner le rapport qu'a l'écriture avec l'appartenance, sociale et culturelle, à une catégorie de sexe. C'est la problématique du point de vue, l'écriture découlant entre autres du lieu et du corps (social ?) d'où l'on parle.

Prétendre que l'écriture est sexuellement neutre n'est-ce pas encore reconduire la même oblitération “ humaniste ” évoquée plus haut et accréditer l'idée qu'une femme qui écrit accède tout simplement à l'humanité (celle de l'homme ?) qu'il

n'est qu'une écriture (celle du Verbe ?) et qu'écrire c'est passer du naturel au culturel. On n'a pas épargné ce genre de commentaires à l'égard de Marguerite Yourcenar par exemple...

D) Hors du littéraire, dans la didactique du français encore :

C'est aussi très connu maintenant, les exemples de grammaire sont grands reproducteurs de stéréotypes, dans les énoncés d'exercices.

J'ai pris au hasard dans un spécimen de premier cycle qui me reste un Dascotte Obadia 1971 : " Les pronoms " (5ème)

- " Il va au marché tous les matins "*
- " Il cultive son jardin "*
- " Il a reçu des lettres de félicitation "*
- " Elle s'inscrivait à des examens qu'elle ne passait pas "*
- " Elle lira des romans policiers "*
- " Elle choisissait toujours de belles étoffes "*
- " Il essaie de réparer la scie circulaire "*
- " Elle décousait l'ourlet de son manteau "*
- " Il cherche une voiture d'occasion "*
- " Elle balaie sa maison pour recevoir ses invités "*

Ailleurs il s'agissait de finir des phrases :

- " Mon père casse..."*
- " Maman essuie..."*
- " L'écolier apprend..."*
- " La ménagère achète..."*
- " Paul écoute..."*
- " La fillette pose..."*

Dans les mêmes pages on ne peut que relever d'autres stéréotypes, sociaux ceux-là, ou figeant des catégories et des rôles et toujours une même vision du monde et des choses, chacune, comme chacun, à sa place.

- " Les vieux somnolent..."*
- " Les gendarmes arrêtent..."*
- " Les enfants font des bêtises..."*

Certains commentaires grammaticaux aussi sont éloquents : " *Les suffixes "ette", "ine", dans la langue familière donnent aux noms une note gracieuse :*

“ *cousette* ”, “ *midinette* ” ... ”

Les sujets de rédaction aussi sont indicateurs de normes, pas seulement sexuelles sans doute.

Exemples de sujets. Textes vivants Magnard 5ème. Chapitre : “ Rencontre avec les Musulmans ” (Livre par ailleurs très ouvert sur le monde humaniste) **Recherche par équipes** : **Enquête réservée aux filles** : Les tapis, les carpettes : recherche de documents concernant le nombre de points, les prix...

Chapitre “ autour de Rome ” : “ Peut-être vous est-il arrivé de rêver que vous deveniez un héros. Quel rôle choisiriez-vous ? Pourquoi ? (Pensez à Hannibal, César, Vercingétorix, Scipion l’Africain...) ”.

E) Du côté des énoncés scientifiques :

Les stéréotypes sexuels sont moins présents dans l’algèbre, la trigonométrie... mais on les retrouve dans les sciences physiques, dans les exemples pris dans la vie quotidienne ; mis à part une leçon sur la poulie, où l’exemple peut concerner une fermière, son seau et le puits, tous les exemples relèvent plutôt de la sphère des activités masculines, si ce n’est encore, à propos de l’équilibre des forces, un exemple commençant par : “ *une frêle jeune fille...* ”⁽³⁾

Quant à la biologie, l’article de Michèle Lusetti dans ce numéro, montre comment le stéréotype anthropomorphiste le dispute au sexuel.

Dans les livres de sciences aussi, le féminin disparaît derrière le terme générique “ humain ” ou n’est mentionné qu’à travers les éléments spécifiques : “ génitales ”, “ les mamelles ”, “ la grossesse ” etc. Quant aux femmes de sciences, peu nombreuses, elles sont de plus sous-représentées, avec des légendes telles que ⁽³⁾ “ *Lavoisier procédant à ses expériences sur l’analyse de l’air, tandis que sa femme prend des notes* ”. Madame Lavoisier apparaît grâce à son mari. Ses contemporaines Emile Du Châtelet et Rosalinde Franklin ont moins de chance. Ces messages scolaires et leurs stéréotypes viennent renforcer ceux qui se sont imprimés dès le plus jeune âge dans la culture familiale, sociale mais surtout médiatique ; l’école fait peu d’effort pour nuancer ou corriger la vision du monde enregistrée avant la scolarisation, Daniel et Valérie, paraît-il, sévissent encore et c’est dommage pour une réelle...

III – Connaissance du monde, enjeu du repérage des stéréotypes sexuels.

A) **Aucun roman, aucune oeuvre littéraire, historique, aucune peinture** ne représente les femmes barbières du Moyen-Age, les chimistes du XVIIIème siècle, les pythagoriciennes de la Grèce antique. Quelle vision tronquée du monde passé et à venir. On comprendra peut-être là les difficultés rencontrées par les mesures incitatrices quant à la mixité des métiers. A quand les héroïnes qui ne soient plus mères héroïques ou marâtres, courtisanes adulées, épouses adultères ou même femmes “libérées”, mais picaros, aventurières, astronautes, routières. Quelle lucidité sociale corrigera les présupposés erronés sur les prédispositions et aptitudes des femmes et des hommes ? A force de lire dans toute la culture, la grande et la petite, de la littérature aux feuilletons T.V., les mêmes idées, les mêmes représentations, comment nos jeunes élèves quitteraient-ils l'école débarrassés de l'idée aberrante scientifiquement, que l'intelligence est plus masculine que féminine, plus particulièrement pour les sciences et l'abstraction ? Si on a pu établir une différenciation sexuelle des fonctions cognitives, elle ne peut être lue en terme “ d'infériorité ”. Selon le professeur Jacquard : “ *les possibilités intellectuelles de l'individu sont plutôt le résultat d'une longue aventure* ” (3). Il est plus raisonnable de penser, en regard des leçons de l'histoire contemporaine, que cette aventure n'est ni hormonale, ni génétique, ni biologique mais socio-culturelle. Des tests auraient fait apparaître (3) que les filles moins soumises aux canons de la féminité réussissaient mieux en classe et de même les garçons moins résolument “ virils ”. Le décroisement des modèles, facteur de progrès culturel ? Cependant l'absence de modèles gratifiants de femmes savant (e)s, écrivains... constitue sûrement un frein à l'énergie intellectuelle des filles tentées de croire que pour elles... “ *la vraie vie est ailleurs...* ”

B) **L'Histoire serait donc à réécrire**, non seulement quant au contenu des faits, tronqués, mais aussi quant à l'éclairage exclusivement masculin qui les présente.

Quel livre fait apparaître que les femmes participaient aux croisades, assuraient par leur travail une grande part de l'économie ? Quand on dit “ le peuple ”, on désigne tantôt les hommes seulement, tantôt les deux sexes mais en passant sous silence les attitudes différentes au détriment de la vérité historique. La Révolution française est à cet égard susceptible de bien des corrections : les femmes y furent partout où furent les hommes ; c'est dans la tête de l'historien, voire de l'historienne, qu'elles sont absentes, écartées par les stéréotypes sexuels.

A moins qu'elles ne fussent reine ou régente, mais là encore, sous quelles images réductrices ou falsificatrices ! Ainsi Catherine de Médicis dont le rôle de conciliation entre catholiques et protestants est totalement oublié au profit de sa responsabilité dans la Saint-Barthélémy.

Où donc est consignée la revendication pour le droit de vote et d'éligibilité des femmes en 1789, 1830, 1848, 1871 ? Cela ne fait donc pas partie de l'Histoire ? Pourquoi l'historiographie moderne, moins événementielle réussit-elle à gommer les femmes **des faits sociaux, économiques** que ses nouveaux partis-pris privilégient ? Certaines chercheuses et chercheurs sont prêts à défendre aujourd'hui que c'est toute l'Histoire qui est à relire et réécrire à partir de la reconnaissance, comme moteur de l'Histoire, des rapports (sociaux) hommes/femmes - Comme les marxistes avaient offert une relecture de l'Histoire à la lumière des rapports de classes. Tout est à faire quant à une Histoire bisexuée qui rendrait compte de réalité complète et "ferait la peau", conjointement, aux stéréotypes idéologiques et sexuels actionnés dans les têtes, par la culture, comme vérité inamovible : les femmes furent écartées du social, du politique, c'est une réalité historique ; les femmes sont faites pour le foyer, l'amour ou la maternité, c'est un stéréotype.

C) Le langage pourrait et devrait relayer l'historiographie

La féminisation des termes est le contre poids de la figure stéréotypique par le sous entendu ou l'absence. Il faut imposer : "*écrivaine, auteure*" comme "*poétesse, factrice*"... en finir avec les ridicules "*Madame le Ministre, le Provisieur...*" Faire bouger les mots et les images puisque le monde bouge... quand même.

D) Jouer en pleine conscience avec les stéréotypes, qu'ils soient écrits en toutes lettres par les plus illustres plumes ou en filigrane par de plus circonspects ou moins sûrs de leur valeur, en tous cas, visibles et signifiants, parce que surtout **ils existent déjà dans la tête des lecteurs**, épousent comme un gant ceux de l'auteur et préorientent une seule lecture.

Entendre les explications orales sur Madame Bovary à l'épreuve du BAC en dit long là-dessus. Pour beaucoup d'élèves, Flaubert ne peut qu'avoir "voulu" "dénoncer" Madame Bovary ; la "condamner" au suicide. Elle ne peut rêver plus haut que son rang, ça, c'est réservé à Julien Sorel.

Les stéréotypes produisent leur grille de lecture et si on en propose une autre qui mette à distance ces stéréotypes (mis à mal par Flaubert lui-même, si on lit le **texte**), qui permette de questionner la validité des représentations, leur actualité dans une démarche de lecture, alors on s'aperçoit que des élèves, séduits par une nouvelle approche en classe, dérapent à partir d'une question un peu déconcertante, dans les sentiers battus. Stéréotypes et retour aux valeurs "sûres", en période de "consensus", se disputent le frein aux aventures incertaines. Quel avenir pour un monde et une culture faits de femmes qui ne seront plus "repos du guerrier", mères omniprésentes, honorées ou honnies - ça fait écrire, peindre... - Objets de rêve et de désirs inassouvis - pour la littérature, quelle perte, il n'y aurait peut-être même plus de

littérature... - Un monde fait d'hommes qui pleurent parfois et bercent leurs enfants, fatigués des affaires, et qui pâlissent à la vue du sang ?

On se rappelle quelle guerre fut faite en Angleterre à une bibliothèque qui comptait sur ses rayons un livre représentant une petite fille qui se glisse, le matin au réveil, dans le lit de son papa, entre celui-ci et son... amant. Et pourtant, pour marginale qu'elle paraisse encore, telle expérience relève du réel, un réel riche à souhait en émotions passion, sentiments et relations complexes dont la littérature, cent fois réaffirmée " miroir du réel ", devrait se montrer friande.

A quand Violette Leduc, à la place qui lui revient, littérairement parlant, dans les manuels ?

E) Deux poids, deux mesures ?

Sade eut plus de chance que Violette Leduc ou Jean Genêt. Pourquoi ? Ce champion de la transgression me semble avoir fourni une mine attendue, bienvenue de stéréotypes sexuels (s'entend, cette fois, sur la sexualité), stéréotypes qui alimentent encore de poncifs une certaine " littérature " - qu'il me fut donné de découvrir dans les mains d'élève, lors d'un cours ennuyeux - et toute une production cinématographique qui invoque, justement pour se légitimer, sa référence au divin marquis, au-dessus de tout soupçon du fait de son statut d'homme de lettres : l'art ne peut avoir de limites...

Des élèves font parfois remarquer à des collègues que Madame Bovary, c'est du Harlequin. On voit quelle banalité ils assimilent au stéréotype : il y aurait peut-être un travail intéressant à mener sur les textes et les représentations qu'il assume ou qu'il trahit, on pourrait étudier ce qui rapproche et distingue Sade et Bataille des écrits pornographiques (qui circulent dans les classes). Il faudrait oser bien sûr. Etudier comparativement Flaubert et Maupassant (Une vie) et des romans roses, voir le traitement respectif des stéréotypes par l'écriture dans les deux genres.

Pour ce faire, il faudrait bousculer des stéréotypes scolaires, pédagogiques et moraux, et s'écarter des classiques et de leur présentation de l'amour : permis ou interdit, récompensé, persécuté, puni, voué au malheur, héroïque... La mise à plat des stéréotypes, pour l'étude, serait propre à sortir les élèves du rapport d'adhésion ou de fascination ou observance des modèles, appelés par eux " conviction personnelle ", qui fait les idées reçues sans examen, sans appréciation des mécanismes de transmission et sans confrontation au réel. Il ne s'agit pas d'étiqueter les " mauvais " stéréotypes mais de les reconnaître comme tels : moules dans lesquels on peut glisser

sa pensée. Le moule est utile, on ne peut façonner sans modèle mais l'outil est périssable, les choses, les êtres, l'Histoire bougent. Le gant ne peut aller toujours à la main qui grandit. Des modèles, oui, on ne peut écrire, penser, agir à partir de rien, mais une multiplicité de modèles qui se relativisent tous les uns les autres, donnés comme patrons d'apprentissage, pochoirs à reléguer.

Curieusement, les élèves sont prêts à ce travail de repérage, dans l'écriture parodique. Ecrire un conte très court, selon la procédure, aménagée, du cadavre exquis par exemple fait apparaître une mise à jour, acharnée de leur part, des poncifs, des genres et des modèles. Mais aussi une sorte d'ambivalence : certes, les traits sont accusés (la vulnérabilité de la victime, la férocité de l'agresseur, etc.) mais ils pratiquent surtout la charge burlesque, le dérapage systématique dans l'absurde, dans le dérisoire, l'écriture protéiforme et "protéigène" où toutes les pistes se brouillent et où on n'assume plus ni l'adhésion au genre - fût-elle simple exécution scolaire - ni la transgression, au nom de l'humour, "hard, B.D. ?" A moins que cette démarche anarchisante à l'égard des modèles, iconoclaste, ne soit un refus marqué de ne pas toucher aux stéréotypes, surtout sexuels (dont leurs autres devoirs par ailleurs gardent les marques).

Certes, l'observation et l'analyse des contenus et des formes d'écriture se trouvent ici dépassés vers une tentative d'élucider l'élaboration des convictions intimes. Mais ne le fait-on pas dès les classes de quatrième et troisième à travers certains sujets de rédaction puis de discussion et plus tard de philosophie ? Les élèves ont à se situer à l'égard du racisme et autres graves questions. Questionner et distinguer ce qui relève ou non du stéréotype sexuel, ce qui le génère, où, quand, comment il naît, dure, ou s'effrite me semble propre à aider les élèves à naviguer les yeux mieux ouverts entre l'adhésion à une pensée, à une conduite, le refus du nouveau, le désir ou la peur tout aussi magiques de l'originalité ou de la marginalité, le conformisme, le consensus, la rupture, tout ce qui fait le cheminement à travers les idées et les actes, afin de clarifier ou de démythifier leur circulation et leur transmission. Ils auraient peut-être moins cette peur paradoxale, de l'influence (de ceux qui signent leur vision du monde ; l'influence des stéréotypes n'étant jamais reconnue par eux : elle s'insinue comme l'air qu'on respire, recouverte de cette légitimité "naturelle" et non plus culturelle).

Faire apparaître les stéréotypes sexuels, c'est parfaire sa vision du monde, mieux comprendre l'histoire, élargir ses cadres de pensée et ses choix de vie en connaissance de cause.

Une étude systématique des stéréotypes permet aussi de rendre à la littérature son statut d'objet d'étude, y compris pour y objectiver et étudier la fonction modélisante qu'on lui a longtemps dévolue, non pour la rejeter mais pour la clarifier.

Ce serait aussi de nature à bousculer la présentation de la littérature et beaucoup de ses mythes : le mythe du génie, de l'inspiration, des grands noms, des modèles consacrés, ... presque tous masculins au Panthéon de la littérature - musée. La reconnaissance de la production littéraire des femmes (qui n'ont donné, elles, aucun chef-d'oeuvre de génie) s'inscrit dans une autre conception de la littérature, non plus galerie de figures déifiées et momifiées, mais activité replacée au sein de la vie sociale, culturelle et historique. Le fait que Colette fit du music-hall est plus intéressant au regard d'une sociologie de la vie culturelle de l'époque que comme épisode péjoratif de sa vie privée. Si Christine de Pisan écrit tôt, ce fut d'abord, veuve à 25 ans, pour nourrir ses trois enfants. Cela vaut la peine de savoir que Christine de Pisan était au XII^{ème} siècle écrivain **professionnel** (et non de la commande). Les péripéties biographiques des auteurs sont plus précieuses à éclairer les conditions de la production littéraire - le siècle explique l'oeuvre autant que l'oeuvre explique le siècle - qu'à proposer modèles et repoussoirs (" Baudelaire, quel dommage, un tel génie, se droguait !").

Cette dialectique est inégalement actionnée dans l'étude littéraire. Bien des genres mineurs s'en trouveraient redécouverts hors des critères préétablis, hiérarchisés, comme autant de traces de la diversité mouvante d'une vie culturelle. La littérature sortirait des fonctions trop idéologiques dont elle n'est pas totalement dé faite pour retrouver un statut de témoignage, de produit de synthèse, complexe, né de la combinaison d'éléments personnels et sociaux intéressants à mettre à jour dans une perspective transdisciplinaire : histoire, économie, art, philosophie, linguistique, sémiologie, religion etc. où on ne chercherait plus une **VERITE** sur le monde, mais en faisant enfler en éclats les vérités toutes faites, où on étudierait avec une palette de regards divers la **REALITE**.

Pour conclure :

Ricardou écrit dans *Pratiques* n^o 28 :

" Toute règle scripturale en son activité est facteur de complexification et en son exagération, facteur de simplification. En effet, si une règle accroît démesurément sa puissance jusqu'à une manière d'hégémonie, elle tend à saturer le lieu de son exercice et à étouffer l'efficacité d'un certain nombre d'autres règles. Ou si l'on préfère, elle amoindrit le textuel au profit du caricatural "

On peut ajouter :

" Toute règle de lecture
de représentation
de conformation "

Ainsi opère le stéréotype de toutes sortes par " simplification " " hégémonie " il " sature " " le lieu de son exercice et étouffe l'efficacité d'un certain nombre de règles ".

Autant de traits et d'effets imputables aux stéréotypes sexuels. Ils cloisonnent, emprisonnent, hypothèquent la liberté de lire, de comprendre, de choisir et même de vivre, font un monde d'hommes ou " de femmelettes ", de femmes ou " de garçons manqués ". A moins que le refus, mal éclairé, du stéréotype ne projette un monde d' " individus ", neutres, interdits d'altérité, no man's land identitaire non moins mutilant et falsifiant, ou de produits de synthèse nouveaux tout aussi mythiques, éphémères supports de stéréotypes nouveaux comme " les super women " ou les " papa-poule " qui ne feront pas taire les Verbes poussiéreux de Goncourt ou Baudelaire : " *Quand les femmes sont des génies, elles sont des hommes* " " *Aimer une femme intelligente, un plaisir de pédéraste* ". (Baudelaire, lui, fait coup double).

Attention, Grands hommes, le " e " de " génie " pourrait bien ne plus rester muette !

NOTES ET BIBLIOGRAPHIE

- (1) M.F. Coste Roy " Les mathématiques et les femmes ", Collection Mathématiques et philosophie. IREM Paris Nord. Décembre 1980.
- (2) Sexuel/sexiste : la partition sexuelle n'avoue pas de parti-pris discriminant ouvert, elle dit être fondée sur une partition naturelle en toute bonne foi. La proposition sexiste affirme la supériorité d'un sexe sur l'autre, clairement.
- (3) * Colloque des 3 et 4 mars 1989, CNRS, ATP Recherches sur les femmes et recherches féministes " Sexe et genre ", Actes du colloque à paraître en septembre 1989.
- * Revue Langages, Mars 1985, " Le sexe linguistique " par Luce Irigaray.
- * Les Cahiers du Grif : 12 et 13 juin 1976, octobre 1976. Femmes et Langages I et II.
- n° 12 " Parlez-vous française ? ", Article de Nancy Huston : " S'en prendre à la lettre ".
- n° 13 " Elles con-sonnent ", Article d'Hélène Cixous : " Le sexe ou la tête ? "
- Cahier du Grif : Automne 1988 " Recluses ou vagabondes ". Articles de
- Nancy Huston : " A tongue called Mother "
 - Leila Sebbar : " Isabelle Eberhardt ".
- * Sur Isabelle Eberhardt.
- Françoise D'Eaubonne, Flammarion 1967, " La couronne de sable ".
- Denise Brahimi. Office des publications universitaires, Alger 1983, " L'Ouest et la Zaouïa ou le Requiem pour Isabelle.
- Textes présentés par Simone Rezzoug : Office des publications universitaires Alger 1985, " Isabelle Eberhardt ".
- M.O. Delacour et J.R. Huleu. Liana Levi 1986, " Sables, le roman de la vie d'Isabelle Eberhardt.

- * Eliane Dezon-Jones, Magnard, 1983, " Les écritures féminines ".
- * B. Crable, M.L. Delfosse, L. Gaiardo, G. Verlaeckt, E. Wilwerth, " Les femmes dans les livres scolaires " Mardaga, Bruxelles, 1985.
- * Pratiques n° 42, " L'écriture-imitation ", juin 1984.
- * N. Bedrines, R. Lilensten, C.R. Touati, Ed. Hier et Demain, 1978, " Idées reçues sur les femmes "



Gravure sur bois du XV^e
extraite de « La bible des pauvres.

François	09/20	manque d'originalité .
Paula	08/20	Tu ne fais pas preuve d'originalité
Julie	07/20	Peu d'invention dans ton texte
Claudia	06/20	Tu n'avais rien à dire d'original
Malik	08/20	texte plat
Joël	10/20	un effort
timed	06/20	

